

des bêtes fauves et finirent par disparaître. L'eau de la grotte agitée par cette lutte horrible, s'aplanit peu à peu, se calma, et, lorsqu'un des deux combattants reparut à la surface, toute trace du double crime qui l'avait ensanglanté était effacée.

— Le ciel avait été juste, le mari trahi était parvenu à étrangler sur le sable doré garnissant le fond de la grotte le monstre qui avait empoisonné son existence.

Fernando eut la force de regagner son embarcation, la démarra, banda sa blessure, mit à la voile, puis emporté par le vent qui s'était élevé violent et indomptable, il disparut au milieu de l'ouragan.

Il ne périt point dans la tempête. Après huit heures de dangers immenses il aborda à Ischia d'où il gagna Naples, puis il se mit à courir le monde, tâchant d'oublier le passé pour ne voir que l'avenir.

Ferrugia s'arrêta.

Ce récit m'avait vivement intéressé.

— Qu'est devenue la femme coupable, demandai-je ?

— Quatre jours après le départ de son mari, reprit Ferrugia, elle mourut d'une maladie étrange, à laquelle les médecins ne purent assigner un nom !

— Eh bien ! ajouta-t-il, en souriant d'une façon étrange, croyez-vous qu'en France les maris seraient aussi souvent trahis, s'ils savaient se venger ainsi.

— Je trouvai la question d'assez mauvais goût, et si j'avais exprimé à mon interlocuteur tout ce que je pensais relativement à sa singulière façon d'envisager la vengeance, nul doute qu'une querelle très vive n'en fût résultée ; je jugeai prudence de changer de conversation, non que l'idée des suites de la querelle m'effrayât en elle-même, que pourrait avoir cette querelle m'effrayât en elle-même, mais je voyageais pour m'instruire et m'amuser et non pas pour me battre avec le premier italien venu dont la manière de voir certaines choses ne me conviendrait pas.

Nous débarquâmes bientôt au pied du rocher qui domine l'hôtel du Dante ; midi sonnait en ce moment à l'horloge d'un couvent de Sorrente, le soleil était ardent, l'atmosphère lourde, écrasante ; nous résolûmes de faire la sieste jusqu'à l'heure de notre dîner ; après quoi nous devions partir pour Naples.

Je me réveillai au bout de quelques heures d'un sommeil agité et fiévreux, tout peuplé de fantômes et de cauchemars : il régnait dans ma chambre une chaleur accablante, telle que je pouvais à peine respirer ; j'attribuai d'abord au récit effrayant de Ferrugia, et l'agitation de mon sommeil, et le malaise que j'éprouvai en me réveillant : mais ma respiration devenait de plus en plus gênée, je sentais une sueur brûlante m'inonder tout le corps ; force me fut de reconnaître que cette agitation et ce malaise devaient avoir une cause plus palpable que le souvenir d'un simple récit, si terrible qu'il pût être : évidemment il se passait dans le milieu où je respirai quelque chose d'inusité.

J'allai ouvrir ma fenêtre dans l'espoir que la mer apporterait à mes poumons altérés d'air un peu de fraîcheur et de brise : l'atmosphère extérieure était moins respirable encore que celle de mon appartement ; je me dirigeai aussitôt vers la chambre de Ferrugia pour lui demander l'explication de cet étrange phénomène.

Comme j'arrivais à sa porte il l'ouvrait pour sortir.

— Allons ! me dit-il, partons de suite, sans attendre que le siroco soit dans toute sa force.

Le siroco est le vent du midi, le vent qui a passé sur les sables brûlants de l'Afrique et qui fait sentir son accablante influence jusqu'au cœur de l'Italie. J'avais souvent entendu parler du siroco, mais j'étais appelé pour la première fois à en éprouver les funestes effets.

Nous fîmes atteler à la hâte et partîmes : hélas ! il était dé-

jà trop tard : à peine avions-nous dépassé les dernières maisons de Sorrente et étions-nous engagés sur la route de Naples, route accrochée aux flancs de la montagne regardant la mer, que nos chevaux refusèrent de prendre le trot et se mirent à marcher au petit pas. Ferrugia me proposa de revenir sur ses pas et de passer la nuit à Sorrente. Je devais partir le lendemain pour Palerme, ma place à bord du vapeur le *Palermo* était retenue ; je fus obligé de repousser sa proposition.

Nous continuâmes donc notre route, pestant contre notre cocher qui ne pouvait parvenir à exciter son attelage, pestant contre les chevaux qui s'obstinaient de plus en plus à ne point trotter, enfin pestant contre nous-mêmes qui avions perdu à dormir cinq heures que nous eussions pu employer à regagner Naples.

Et le siroco ne faisait que croître et embellir, nous nous demandions, mon compagnon d'infortune et moi, si nous arriverions vivants à notre destination. Le ciel était sombre, chargé de nuages noirs et épais : aussi la nuit se fit-elle rapidement et l'obscurité se trouvait-elle complète, lorsqu'après deux heures de supplice, nous entrâmes dans Castellemare.

L'obscurité était tellement profonde que les lanternes de notre voiture n'eussent pu éclairer la route à trois pas devant nous. Nous fîmes acheter par les deux petits lazzaroni que nous avions amenés de Naples malgré nous, des torches de résine qu'ils allumèrent : puis, lorsqu'ils eurent repris leurs places, l'un à côté du cocher, l'autre debout derrière la capote renversée de la calèche, nos chevaux, après bien des facons, reprirent leur allure patriarcale.

Nous sortîmes de Castellemare, je me trouvais sur le siège de devant, Ferrugia se pavanait en face de moi, de telle sorte que la lueur des torches de nos lazzaroni tombait d'aplomb sur nos visages enlaidis par la mauvaise humeur et la souffrance : nous ne perdions pas une seule des grimaces auxquelles nous nous adonnions à qui mieux mieux.

Tout à coup mon vis-à-vis, auquel le malaise était sans doute toute présence d'esprit, déboutonna le col de sa chemise qu'il ouvre avec un geste d'accablement : j'aperçois alors sur sa poitrine une large cicatrice. Plus de doute, Ferrugia et Fernando, l'homme dont je partageais la vie depuis vingt-quatre heures, et le héros féroce de la grotte d'Azur, devaient ne faire qu'un.

Je ne saurais peindre le sentiment qui s'empara de moi à cette découverte : je n'éprouvais ni horreur ni répulsion bien accusées pour Ferrugia, qui, malgré sa conduite peu en rapport avec les mœurs de mon pays, pouvait être et était, je crois, un fort galant homme, et pourtant j'eusse donné tout au monde pour me trouver subitement emporté bien loin de lui ; son voisinage me gênait, m'agaçait, si je puis me servir de ce mot qui peint à peu près ma pensée.

Obligé d'aller jusqu'à Naples en sa compagnie, je fis contre fortune bon cœur, et, lorsqu'arrivés à notre hôtel, nous nous séparâmes, je le quittai sans avoir dit un mot, fait un geste qui lui fit soupçonner que j'avais pénétré son secret.

Le lendemain matin je me rendis à bord du *Palermo* trois heures avant le moment fixé pour le départ : j'évitai ainsi une nouvelle rencontre avec Ferrugia.

Et maintenant, il me faut essayer de réparer le tort que j'ai pu faire à la grotte d'Azur en dévoilant le mystère dont elle a été le témoin innocent. Un cadavre, il est vrai, a souillé ses ondes pures : mais ces ondes sont si profondes, qu'une immensité sépare le visiteur du sable qui a servi de tombeau au lâche ami de l'infortuné Ferrugia : mais elles sont si limpides, si suavement colorées, que l'admiration effacera tout autre sentiment.

EUGÈNE DUCLOZ.

